

goût et où s'alimente l'amour du juste, du vrai, du beau, des actions généreuses, plus aussi la nation grandit et plus grandissent et montent en même temps toutes les classes sociales : la nation devient plus civilisée.

En effet, la conscience humaine, Messieurs, s'ouvre comme sur deux avenues par où l'on pénètre jusqu'à elle : l'intelligence et la sensibilité ou le sentiment. Quiconque s'empare de ces deux entrées est maître de la conscience. C'est ce que fait le journal. Il s'empare de l'intelligence par les idées, les théories, les principes, les raisonnements dont il remplit la pensée de ses mille, de ses cent mille lecteurs ; et il prend empire sur le sentiment à force d'encombrer l'imagination de toutes sortes de récits, de descriptions et de nouvelles. Par cette action sur les esprits, de tous les jours et de deux côtés à la fois ; par l'ascendant que donne à cette action soit le charme de l'imprévu, de l'extraordinaire et de l'inconnu, soit l'attrait de chacun à changer d'impression, la presse tient, pour ainsi dire, sous sa loi la conscience publique. Les mœurs seront, par conséquent, ce que sont habituellement les idées et les nouvelles que renferment les colonnes du journal. Cette prodigieuse influence explique bien le rôle d'éducateur dont il jouit ; mais elle engage aussi sa responsabilité. Le juste, le vrai, l'honnête s'imposent donc à lui rigoureusement. Il a l'obligation de les respecter, comme il a celle de respecter tous les droits légitimes et surtout les droits de la religion. Ne nourrir ses clients que d'idées saines, écarter d'eux les spectacles scandaleux, leur mettre sous les yeux ces exemples qui inspirent le courage, la vertu et le sacrifice, tel est le grand devoir du journal. Et ce devoir est d'autant plus étroit que nous sommes naturellement portés à nous réjouir et à nous complaire en ce qui tombe sous notre connaissance, flatte notre curiosité, excite notre imagination.

Quel malheur, par suite, si la presse n'est pour des millions de lecteurs de tout âge qu'une occasion de se réjouir et de se complaire dans les deux principaux dissolvants de la conscience : l'erreur et le vice. L'erreur qui se glisse dans l'âme par les fausses théories et les faux principes ; le vice qui l'envahit par la représentation hideuse et détaillée, à titre de nouvelles, du crime, du meurtre et de l'immoralité. Ici la presse sort de son rôle ; elle démoralise ; elle s'oublie.

Mais ce que nous avons à dire sur l'opinion fera mieux comprendre encore la vraie fonction du journal.

Tout le monde connaît le mot de Pascal que « l'opinion est la reine du monde. »

C'est, en effet, l'opinion qui fait la vogue et qui décide de tous les